

Écoféminisme, radicalisme et non-violence

Laurence Hansen-Løve

Number 817, Summer 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/99115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hansen-Løve, L. (2022). Écoféminisme, radicalisme et non-violence. *Relations*, (817), 45–47.

4 de 4

Ceci est le dernier
de quatre articles sur
l'écologie politique
radicale, ses défis et
ses mutations.

ÉCOFÉMINISME, RADICALISME ET NON-VIOLENCE

Sans un grand renversement des systèmes de domination qui soumettent le vivant à l'exploitation, la crise écologique ne pourra être enrayerée. Quelle place occupent la violence et la non-violence dans cette nécessaire révolution ? L'écoféminisme nous permet d'y réfléchir à nouveaux frais.

...

Laurence Hansen-Løve

L'auteure, professeure agrégée de philosophie à l'Ipesup (Paris), a fait paraître plusieurs ouvrages dont *La violence* (Éditions du Retour, 2020) et *Planète en ébullition. Écologie, féminisme et responsabilité* (Écosociété, 2022)

« Les femmes se révoltent moins à cause du tort qu'on leur a fait, qu'à cause du tort qui est fait à la nature, qui est un tel crime qu'il devient finalement la disparition de toute l'espèce, hommes et femmes¹. » Figure majeure du féminisme français, l'auteure de ces propos, Françoise d'Eaubonne, a été la première à employer le terme « écoféminisme » dans son livre pionnier *Le Féminisme ou la Mort*, paru en 1974, et dont le titre faisait écho à *L'Utopie ou la mort* de René Dumont (Seuil, 1973). Elle y démontre que les logiques de destruction de la nature et d'oppression des femmes sont connectées, puisqu'elles trouvent toutes deux leur origine dans les normes du système patriarcal. De ce point de vue, les révolutions classiques ne font que déplacer le pouvoir, mais sans changer le rapport entre les sexes. Les femmes peuvent en tirer quelques adoucissements, mais le problème à la source ne sera jamais résolu tant que les structures mentales resteront ce qu'elles sont. Elle s'oppose donc au féminisme des deux premières vagues qui — de son point de vue —, se contentait de « petits ajustements ». L'accaparement immémorial de la fertilité des sols en même temps que de la fécondité des femmes, reposant l'un et l'autre sur l'exploitation et la domination des ressources, ne sont pas une conséquence du système, puisqu'ils en constituent la racine. Il ne s'agit donc pas de *changer le monde*, mais d'imposer le « grand renversement » afin que demain *il puisse y avoir encore un monde*².

La pensée politique de Françoise d'Eaubonne sera éclipsée et ne se diffusera pas assez pour former un mouvement en France, pour des raisons qui tiennent au refus, ou plutôt à l'incompréhension face à des revendications jugées « essentialistes », c'est-à-dire assumant une forme de proximité entre les femmes et la nature. Dans son introduction à l'ouvrage intitulé *Reclaim : recueil de textes écoféministes* (Cambourakis, 2016), la philosophe Émilie Hache observe qu'il existe une grande diversité de sensibilités au sein du





Illustration
d'après le mouvement Chipko :
Clément de Gaulejac

mouvement écoféministe mondial. Par exemple, au début des années 1980, le mouvement antinucléaire devient le berceau de l'écoféminisme étasunien, qui s'ancre socialement et porte sur une analyse matérielle de l'aliénation à l'intersection des hiérarchies économiques et politiques. Des militantes féministes ont attiré l'attention sur le fait que les insultes, agressions et viols subis par les femmes surviennent dans une société qui valorise une culture de guerre et qui entretient un rapport de destruction à l'égard de la nature. C'est donc à la conjonction de ces deux formes de violence qu'il convient de s'attaquer. Ces convergences se sont traduites par des mobilisations de militantes féministes et pacifistes comme le blocus de la centrale nucléaire de Diablo Canyon, en 1981, en Californie. L'une de leurs actions les plus spectaculaires, la Women's Pentagon Action, a eu lieu en novembre 1980 à Arlington (Virginie), organisée par le mouvement Women for Life on Earth.

Du côté des universitaires aux États-Unis, l'écoféminisme doit également s'émanciper des accusations d'essentialisme; ainsi l'historienne Carolyn Merchant et la philosophe Karen J. Warren mettent en garde contre toute forme de «naturalisme» qui rapprocherait l'identité naturelle des femmes et la nature. Ces théoriciennes développent une pensée qui dénonce la logique d'exploitation et de domi-

nation conjointes des femmes et de la nature, et en appellent à de nouveaux rapports, non hiérarchiques, avec cette dernière. Dans *The Death of Nature : Women, Ecology and the Scientific Revolution* (1980), Carolyn Merchant rappelle que de l'Antiquité à la Renaissance, la nature est conçue comme une matière passive destinée à être contrôlée et arraisonnée afin d'étendre le règne de la science, de la technologie et de l'industrie. Par exemple, à la fin du XVI^e siècle, l'Inquisition oblige les sorcières à livrer leurs secrets suivant une logique croisant interrogatoire judiciaire et domination sexuelle. Dans un article intitulé «Le pouvoir et la promesse de l'écoféminisme» (1990), Karen J. Warren explique quant à elle comment le monde moderne a été marqué par la séparation de l'être humain et de la nature, présentée comme une stricte dualité entre le sujet conscient et l'objet (insensible et exploitable). Ces écoféministes américaines démontrent que ce dualisme constitue l'impensé en même temps que le ressort d'une justification de l'exploitation illimitée des ressources naturelles sur la base d'une analogie entre le statut inférieur des femmes et la passivité de la nature. Il s'agit alors pour Warren de promouvoir une éthique du soin et de la responsabilité, notamment envers les êtres non humains. Ce programme a déjà été mis en œuvre par des écologistes et des féministes du monde entier qui savent depuis bien longtemps qu'il n'y a aucune raison de limiter le «care» aux seuls êtres humains.

À côté de l'écoféminisme occidental, il existe un écoféminisme implanté dans le Sud global qui associe aux deux dominations croisées des femmes et de la nature une troisième, coloniale et postcoloniale. Le plus connu est le mouvement Chipko des femmes indiennes, qui signifie « mouvement de l'étreinte ». Dans *Staying Alive : Women, Ecology, and Development* (South End Press, 2010), Vandana Shiva raconte l'histoire de ce mouvement, à savoir l'épopée de ces femmes indiennes qui, dans les années 1970, ont lutté contre la déforestation en protégeant les arbres avec leur corps : « Embrassons nos arbres/Sauvons-les de l'abattage/Le domaine de nos collines/Sauvons-le du pillage³. »

Ce mouvement de femmes militant en faveur de la sauvegarde de la forêt, contre leur exploitation industrielle, a précédé le mouvement antinucléaire étasunien. Les principes formulés furent spontanément « écoféministes ». En Inde, la nature (*prakriti*) est un principe féminin : à travers la défense de la *prakriti*, Vandana Shiva effectue ce fameux geste de *reclaim*, qui veut dire à la fois « revendiquer et réinventer » — en l'occurrence d'autres façons de vivre en rupture avec la dévastation du monde par le capitalisme et le colonialisme.

Un parti pris de non-violence ainsi qu'une proposition explicitement en faveur des pratiques de soin sont aujourd'hui partagés par la plupart des mouvements écoféministes. Dans leur combat commun contre la domination patriarcale, elles insistent toutes sur l'empathie et la responsabilité assumées à l'égard du vivant, revendiquant : « La capacité à se soucier [*care*], à éprouver de la sympathie, de la compréhension et de la sensibilité à la situation et au destin de certains êtres, à se porter responsables pour d'autres⁴ » (traduction libre). C'est dire à quel point la révolution écologique doit se détourner des options violentes pour engager la mutation mentale qu'elle appelle de ses vœux. *Radicalisme* ici, ne signifie pas violence, sauf si l'on tient à tenir pour « violentes » des formes spectaculaires de désobéissance civile comme celles pratiquées par certains mouvements pour le vivant tels que Youth for Climate et Extinction Rebellion. Pour des exemples de cette radicalité non-violente, on peut se reporter, entre autres, sur le livre de Yann Perreau, *Ça commence avec une personne. Histories de la génération climat* (Denoël, 2021) et le disruptif *Comment saboter un pipeline* (Éditions de la rue Dorion, 2020) d'Andreas Malm, qui plaide

pour une forme de « violence collective non armée ». Désormais, les féministes qui soutiendraient toujours que « le pouvoir est au bout du fusil », si elles existent encore, n'occupent pas le devant de la scène. Comme nombre de révolutionnaires aujourd'hui, elles ont intégré le fait que la lutte ouvertement violente est vouée à l'échec dans la mesure où ce sont les adversaires qui détiennent non seulement les fusils mais aussi tous les moyens de contrôle. À ce sujet, l'essai d'Erica Chenoweth et Maria J. Stephan, *Pouvoir de la non-violence. Pourquoi la résistance civile est efficace* (Calmann-Lévy, 2021) est éclairant, montrant que la non-violence est statistiquement plus fructueuse que les révoltes armées.

Il y a une cinquantaine d'années, Françoise d'Eaubonne en appelait à une mutation mentale plutôt qu'à une révolution physiquement violente. Aujourd'hui, dans son plus récent ouvrage, *La force de la non-violence : une obligation éthico-politique* (Fayard, 2021), la philosophe américaine Judith Butler va dans le même sens en nous invitant à mobiliser un nouvel imaginaire politique : « La non-violence est moins un échec de l'action qu'une affirmation physique des exigences de la vie, une affirmation vivante, une revendication qui se fait par la parole, par le geste et par l'action, à travers des réseaux, des campements et des rassemblements qui tous essaient de redéfinir les êtres vivants comme dignes de valeur, et dignes d'être pleurés [...] ». ■

1 — F. d'Eaubonne, *Naissance de l'écoféminisme*, PUF, 2021, p.7.

2 — F. d'Eaubonne, *Le temps de l'écoféminisme*, PUF, 1974, p.50.

3 — V. Shiva, « Êtreindre les arbres » dans É. Hache (dir.), *Reclaim : recueil de textes écoféministes*, Paris, Éd. Cambourakis, 2016, p. 206-207.

4 — Val Plumwood, « Nature, Self and Gender : Feminism, Environmental Philosophy, and the Critique of Rationalism », *Hypatia*, vol. 6, n° 1, 1991, p.7.